



TRAQUÉ

Tobie mesurait un millimètre et demi, ce qui n'était pas grand pour son âge. Seul le bout de ses pieds dépassait du trou d'écorce. Il ne bougeait pas. La nuit l'avait recouvert comme un seau d'eau.

Tobie regardait le ciel percé d'étoiles. Pas de nuit plus noire ou plus éclatante que celle qui s'étalait par flaques entre les énormes feuilles rousses.

Quand la lune n'est pas là, les étoiles dansent. Voilà ce qu'il se disait. Il se répétait aussi : « S'il y a un ciel au paradis, il est moins profond, moins émouvant, oui, moins émouvant... »

Tobie se laissait apaiser par tout cela. Allongé, il avait la tête posée sur la mousse. Il sentait le froid des larmes sur ses cheveux, près des oreilles.

Tobie était dans un trou d'écorce noire, une jambe abîmée, des coupures à chaque épaule et les cheveux trempés de sang. Il avait les mains bouillies par le feu des épines, et ne sentait plus le reste de son petit corps endormi de douleur et de fatigue.

Sa vie s'était arrêtée quelques heures plus tôt, et il se demandait ce qu'il faisait encore là. Il se rappelait qu'on lui disait toujours cela quand il fourrait son nez partout : « Encore là, Tobie ! » Et aujourd'hui, il se le répétait à lui-même, tout bas : « Encore là ? »

Mais il était bien vivant, conscient de son malheur plus grand que le ciel.

Il fixait ce ciel comme on tient la main de ses parents dans la foule, à la fête des fleurs. Il se disait : « Si je ferme les yeux, je meurs. »

Mais ses yeux restaient écarquillés au fond de deux lacs de larmes boueuses.

Il les entendit à ce moment-là. Et la peur lui retomba dessus, d'un coup. Ils étaient quatre. Trois adultes et un enfant. L'enfant tenait la torche qui les éclairait.

– Il est pas loin, je sais qu'il est pas loin.

– Il faut l'attraper. Il doit payer aussi. Comme ses parents.

Les yeux du troisième homme brillaient d'un éclat jaune dans la nuit. Il cracha et dit :

– On va l'avoir, tu vas voir qu'il va payer.

Tobie aurait voulu pouvoir se réveiller, sortir de ce cauchemar, courir vers le lit de ses parents, et pleurer, pleurer... Tobie aurait aimé qu'on l'accompagne en pyjama dans une cuisine illuminée, qu'on lui prépare une eau de miel bien chaude, avec des petits gâteaux, en lui disant : « C'est fini, mon Tobie, c'est fini. »

Mais Tobie était tout tremblant, au fond de son trou, cherchant à rentrer ses jambes trop longues, pour les cacher. Tobie, treize ans, poursuivi par tout un peuple, par son peuple.

Ce qu'il entendit alors était pire que cette nuit de peur et de froid.

Il entendit une voix qu'il aimait, la voix de son ami de toujours, Léo Blue.

Léo était venu vers lui à l'âge de quatre ans et demi, pour lui voler son goûter, et, depuis ce jour, ils avaient tout partagé. Les bonnes choses et les moins drôles. Léo vivait chez sa tante. Il avait perdu ses deux parents. Il ne gardait de son père, El Blue, le célèbre aventurier, qu'un boomerang de bois clair. A la suite de ces malheurs, Léo Blue avait développé au fond de lui une très grande force. Il semblait capable du meilleur et du pire. Tobie préférait le meilleur : l'intelligence et le courage de Léo.

Tobie et Léo devinrent bientôt inséparables. A un moment, on les appelait même « Tobéléo », comme un seul nom.

Un jour, alors que Tobie et ses parents allaient déménager vers les Basses-Branches, ils étaient restés cachés tous les deux, Tobéléo, dans un bourgeon sec pour ne pas être séparés. On les avait retrouvés après deux jours et trois nuits.

Tobie se souvenait que c'était une des rares fois où il avait vu son père pleurer.

Mais cette nuit-là, alors que Tobie était blotti tout seul dans son trou d'écorce, ce ne pouvait pas être le même Léo Blue qui se trouvait debout à quelques mètres de lui, brandissant sa torche dans le noir. Tobie sentit son cœur éclater quand il entendit son meilleur ami hurler :

– On t'aura ! On t'aura, Tobie !

La voix rebondissait de branche en branche.

Alors, Tobie eut un souvenir très précis.

Quand il était tout petit, il avait un puceron apprivoisé qui s'appelait Lima. Tobie montait sur son dos avant de savoir marcher. Un jour, le puceron s'arrêta brutalement de jouer, il mordit Tobie très profondément et le secoua comme un chiffon. Maintenant, Tobie se souvenait de ce coup de folie qui avait obligé ses parents à se séparer de l'animal. Il gardait dans sa mémoire les yeux de Lima quand il était devenu fou : le centre de ses yeux avait grandi comme une petite mare sous la pluie. Sa mère lui avait dit : « Aujourd'hui, ça arrive à Lima, mais tout le monde un jour peut devenir fou. »

– On t'aura, Tobie !

Quand il entendit une nouvelle fois ce cri sauvage, Tobie devina que les yeux de Léo devaient être aussi terrifiants que ceux d'un animal fou. Oui, comme des petites mares gonflées par la pluie.

La petite troupe approchait en tapant sur l'écorce avec des bâtons à pointe pour sentir les creux et les fissures. Ils cherchaient Tobie. Cela rappelait l'ambiance des chasses aux termites, quand les pères et les fils partaient une fois par an, au printemps, chasser les bêtes nuisibles jusqu'aux branches lointaines.

– Je vais le sortir de son trou.

La voix qui prononça cette phrase était si proche, que Tobie croyait sentir la chaleur d'un souffle sur lui. Il ne bougea plus, n'osa pas même fermer les yeux. Les coups de bâton venaient vers lui dans l'obscurité balayée de reflets de feu.

Le bois pointu s'abattit violemment à un doigt de son visage. Le petit corps de Tobie était tétanisé par la peur. Il gardait pourtant les yeux accrochés au ciel qui réapparaissait parfois entre les ombres des chasseurs. Cette fois, il était pris. C'était fini.

D'un coup, la nuit retomba sur lui. Un cri de colère retentit :

– Eh ! Léo ! Tu as éteint cette flamme ?

– Elle est tombée. Pardon, la torche est tombée...

– Imbécile !

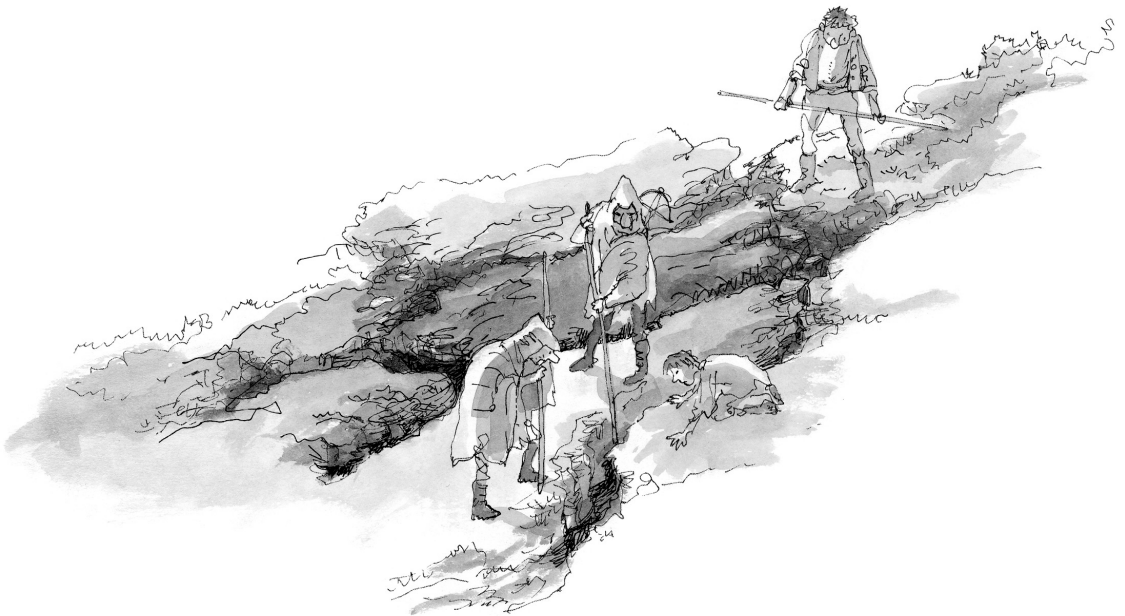
La seule torche du groupe s'était éteinte, et la recherche devait se poursuivre dans la nuit noire.

– C'est pas ça qui nous fera abandonner. On va le trouver.

Un autre homme s'était joint au premier et fouillait avec les mains les fentes de l'écorce. Tobie sentait même l'air remué par le mouvement de ces mains si près de lui. Le deuxième homme avait sûrement bu parce qu'il empestait l'alcool fort et que ses gestes étaient violents et désordonnés.

– Je vais l'attraper moi-même. C'est moi qui vais le mettre en morceaux. Et on fera croire aux autres qu'on l'a pas trouvé.

L'autre riait, en disant de son compagnon de chasse :



– Celui-là, il changera pas. Il a tué quarante termites au printemps dernier !

Oui, Tobie était pour eux pire qu'un termite, et ils le feraient sûrement passer par le bâton à pointe et par les flammes.

Les deux ombres étaient au-dessus de lui. Plus rien ne pouvait le sauver. Tobie faillit lâcher du regard ce ciel qui n'avait pas cessé de le faire tenir. Il vit le bâton descendre vers lui, il se plaqua brusquement sur le côté, et le chasseur ne sentit sous son arme que le bois dur de l'arbre.

Mais l'autre homme avait déjà plongé son bras dans le trou.

Les yeux de Tobie débordaient de larmes. Il vit l'homme poser sa grosse main tout contre lui, s'arrêter, la déplacer un peu plus haut, près de son visage.

Alors, étrangement, Tobie sentit la peur le quitter. Une grande paix était remontée le long de son corps. Il y avait même un sourire pâle sur ses lèvres quand il entendit la terrible voix dire dans

un chuchotement de plaisir :

– Je l'ai. Je le tiens.

Le silence se fit tout autour.

Les autres chasseurs approchèrent. Même Léo Blue ne parlait plus, craignant peut-être de devoir regarder son ancien ami dans les yeux.

Ils étaient là, à quatre ou cinq autour d'un enfant blessé. Tobie, pourtant, n'avait plus peur de rien. Il ne frissonna même pas quand l'homme passa

le bras dans le trou, arracha quelque chose en hurlant de rire, et le présenta aux autres.

Il y eut un silence, plus long qu'un hiver de neige.

Tobie avait cru sentir qu'on venait de déchirer un bout de son vêtement. Après un moment, quelques mots résonnèrent dans ce silence de glace :

– De l'écorce, c'est un morceau d'écorce.

Oui, l'homme tendait aux autres chasseurs un morceau d'écorce.



– Je vous ai bien eus ! Évidemment qu’il n’est pas là. Il doit galoper vers les Basses-Branches. On l’aura demain.

Le petit groupe laissa échapper un grondement de déception. On envoya quelques insultes à celui qui avait fait semblant de trouver Tobie. Les ombres s’éloignèrent très vite comme un nuage triste. L’écho des voix se dispersa.

Et le silence revint autour de lui.

Tobie mit longtemps avant d’entendre à nouveau sa propre respiration. Avant de sentir peser son corps contre la paroi de l’arbre.

Que s’était-il passé ? Les idées revenaient à lui très lentement.

Il revoyait chaque instant de cette mystérieuse minute. L’homme avait posé sa main sur lui et n’avait senti que le bois. Il avait arraché un bout de son gilet, en le prenant pour de l’écorce. Et tous avaient reconnu que c’était de l’écorce. Comme si Tobie était rentré dans le bois de l’arbre. Il avait eu exactement cette impression. L’arbre l’avait caché sous son manteau d’écorce.

Tobie se figea soudainement.

Et si c’était un piège ?

C’était ça. L’homme avait senti l’enfant sous sa main, et l’attendait dans le noir, à quelques mètres. Tobie en était sûr. Ce chasseur avait bien dit qu’il le voulait pour lui tout seul, qu’il l’écraserait comme un termite ! Il devait être dans l’ombre à surveiller sa sortie, il se jetterait sur lui avec son bâton à pointe. La terreur revint se mettre en boule au fond de sa gorge.

Tobie ne bougeait pas. Il guettait le moindre son.

Rien.

Alors, lentement, il reprit conscience du ciel au-dessus de lui. Ce compagnon étoilé qui avait l’air de le regarder de ses yeux si nombreux.

Et, sous lui, il sentit la tiédeur de l’arbre. C’était la fin de l’été. Les branches avaient engrangé une douce chaleur. Tobie était encore dans les hautes branches, ces régions sur lesquelles le soleil se pose du matin au soir et met partout une odeur de pain chaud, l’odeur du pain de feuille de sa mère, qu’elle frottait au pollen.

Tobie se laissa porter par ce parfum rassurant qui l'entourait.

Alors ses yeux se fermèrent. Il oublia la peur, la folie de Léo, il oublia qu'il servait de gibier aux chasseurs et qu'ils étaient des milliers contre lui. Il se laissa gagner par une vague tendre, cette brume de douceur qu'on appelle le sommeil. Il oublia tout. Les tremblements, la solitude, l'injustice, et ce grand POURQUOI qui battait en lui depuis plusieurs jours.

Il oublia tout. Mais il y avait dans sa nuit une petite place qu'il avait gardée libre. Le seul rêve qu'il laisserait venir jouer dans son sommeil.

Ce rêve avait un visage. Elisha.